Numéro 43

La Plume

Avril 2023

www.laplumedauphine.fr

Crédit : La Plume

La Plume

Journal de l'Université Paris-Dauphine - bisemestriel gratuit

n° 43

Université Paris-Dauphine
Place du Maréchal de Lattre de Tassigny
75775 Paris Cedex 16, France
Association loi 1901

Édito

Pour le dernier numéro de l'année, La Plume vous embarque dans une journée de lecture, avec le thème choisi par les Dauphinois. es Addiction. Le moment phare de notre dossier : une enquête au cœur des salles d'accueil d'usagers de drogue de l'hôpital Lariboisière à Paris. Vous pouvez le découvrir dès maintenant en vous délectant d'un café du Crous (addiction ?), en posant un peu votre téléphone (addiction ?), ou même en prenant votre pause clop' (addiction ?). Prenez aussi le temps de lire la rubrique internationale, où nous vous proposons un zoom sur la Chine et son amitié avec la Russie et son entrée dans l'OMC. Et ce soir quand vous vous poserez en pyjama devant la télé, demandez-vous si dans vingt ans, vous pourriez porter ça dehors et pourquoi les matchs de foot passent d'une chaîne à l'autre. À votre date de demain, demandez-lui d'écrire la lettre "t" pour savoir si c'est vraiment the one. On vous pose un lapin ? Ne vous inquiétez pas et rentrez chez vous avec le sourire en métro. En y ressortant, vous pourrez voir une abeille ou deux, s'il en reste…

Nous revenons vite d'ici septembre, on sait bien que Dauphine ne peut pas se passer de nous. Une addiction peut-être ?

Jeanne Poëncin-Burat,
Rédactrice en chef

Directeur de publication : Wilhem Godeau
Rédactrice en chef : Jeanne poëncin-burat

Mise en Page
Wilhem Godeau
Christelle Dahan

— Conseil d'administration —
Président : wilhem godeau
Secrétaire Générale : Camille Guazzelli
Trésorier : Claire Dubreuil
Responsable technique, communication et création : Christelle Dahan

— L'équipe —
Elisa Aidan, Emile Auriol, Eva Danan Léo Dietsch, Ieva Dijkmans, Salomé Ferraris, Lou Gilbert, Wilhem Godeau, Lilya Grouze, Julien Haderer, Elsa Jamin, Pauline Kermoal, Hanna Kim, Marc-Adrien Marié, Benjamin Moinard, Léna Stern, Jeanne Poencin-Burat, Alexandre Da, Alice Schmidhuber, Amélie Rugreff, Antoine Lambert, Camille Guazzelli, Christelle Dahan, Claire Dubreuil, Colombre Bouthéon, Hanna Lugassy, Illiana Fages-Gouyou, Juliette Vieban, Justine Bernard, Kika Petit, Leah Kalousdian, Lena Stern, Louiza Seker, Matéo AUbry, Maxime Dhuin, Mayring Davesne.

— Nos partenaires —

Dauphine | PSL
UNIVERSITÉ PARIS

Financé par la cvec

Sommaire

Dau Talk - page 4

• Thomas : « Je pense que le talent est partout»

Dossier - page 5-8

Addict

• Lever les yeux : enquête sur les lieux d'accueil des usagers de drogue à Paris

• Loi Evin : fin du règne de la clope dans le 7e Art... ou presque

• Smartphones : la drogue 2.0 ?

• Et toi, t'en es à combien de café aujourd'hui ?

Débats - page 9

• Néonicotinoïdes et « dying bees »

Décryptage - - - - - - - - - - - - - - - - - - - page 10

• La graphologie, ou comment lire la personnalité des gens

International - - - - - - - - - - - - - - page 11-12

• Chine et Russie : une amitié dangereuse ?

• Comment la Chine est devenue une puissance mondiale ?

Sport - page 13-14

• Les droits de diffusion audiovisuels dans le monde du sport

Culture - page 15

• La cyclicité de la mode

NOUS CONTACTER !

www.laplumedauphine.fr

contact : laplumedauphine@gmail.com

NOUS SUIVRE !

La Plume

laplumedauphine

@LaPlumeDauphine

La Plume est un journal d'opinion et, à ce titre, n'est pas tenu de présenter des articles neutres et impartiaux. Le contenu de ce journal est indépendant de la direction de l'Université et des associations étudiantes. Les textes n'engagent que l'auteur et ne reflètent en aucun cas l'opinion de l'Université Paris-Dauphine, de PSL Research University ou des autres collaborateurs du journal.

- ISSN 2260-9857

Textes et images tous droits réservés à La Plume.

DAU TALK

Thomas : « Je pense que le talent est partout»

Crédit : Thomas

Étudiant en césure au master Pop, Thomas est aussi président de l'association Noise Dauphine. Il est arrivé à Dauphine l'an dernier, après une licence à Lille. Il nous parle de son parcours de transfuge de classe et de l'accès au marché du travail en sortant de l'université.

As-tu senti une différence en arrivant à Dauphine en master ?

Oui, mais ce n'est pas quelque chose de dramatique ou que tu vis mal au quotidien. Ce n'est pas un mal-être, c'est un sentiment de décalage, et qui se mélange aussi à une certaine fierté. C'est difficile à expliquer, parce que je n'ai pas envie de tenir un discours misérabiliste, mais c'est une dualité entre le fait d'être fier de ton parcours, et celui de te retrouver devant des choses qui te paraissent insensées. Je suis boursier, je viens d'un milieu assez populaire, et je suis très fier d'être arrivé où je suis, mais parfois je ressens quand même une grosse différence. Maintenant, il y a aussi un décalage avec mes amis du lycée, parce que ce monde si lointain de ce qu'ils connaissent est devenu mon quotidien. Et il y a quand même souvent une impression d'avoir un temps de retard, de n'être jamais au niveau, alors que théoriquement tu es déjà arrivé « au bout ». C'est spécifique aux transfuges de classe, tu veux tout le temps être le meilleur, dépasser tes objectifs, ça s'auto-alimente et je ne trouve pas ça très sain.

Aujourd'hui, comment tu vis cette double identité ?

Au début, ça a été difficile. Je suis arrivé à Paris, je ne savais pas du tout où j'allais tomber. Et puis Dauphine c'est assez impressionnant, même juste le bâtiment. C'était surtout de la peur. Mais ça m'a ouvert plein de portes, les stages que j'ai eus, c'est grâce à Dauphine. D'ailleurs, en entretien d'embauche, on ne me parle généralement que de Dauphine. J'ai quand même fait trois ans d'études avant, j'ai fait du droit, c'est quand même censé être assez valorisé. Mais souvent, c'est comme si je n'avais même pas de licence, il n'y a que mon année à Dauphine qui intéresse les recruteurs. Donc je me suis habitué, et je m'adapte, je parle de moins en moins de mes années à Lille quand on me demande mon parcours académique.

Tu penses que tu as plus de chances sur le marché du travail maintenant que tu es à Dauphine ?

Oui, mais j'avais déjà conscience de ces réalités avant, c'est pour ça que je suis là. Et j'en ai d'autant plus conscience qu'autour de moi j'ai vu des gens confrontés aux accidents du travail, au chômage... Mes expériences ces dernières années n'ont fait que confirmer ce que je pensais déjà : si tu n'as pas le bon diplôme, si tu ne viens pas de la bonne école, c'est mort pour toi.

Et donc qu'est-ce qu'il faudrait mettre en place pour assurer plus d'égalité des chances face à l'emploi ?

Il y a énormément de choses à faire. Les recruteurs ont tendance à penser que les talents sont dans les grandes écoles. Il y a une espèce d'aura, mais je pense que le talent est partout. Le gros avantage des écoles c'est qu'elles savent bien « polir » le talent, le mettre en valeur, ce que souvent les universités n'arrivent pas à faire. Mais il y a plein de gens qui n'ont juste pas la connaissance du milieu, le réseau nécessaire, alors qu'ils sont doués. Surtout, il y a des gens qui n'ont pas les clés, pas les moyens pour faire des études. J'ai eu de la chance, j'ai quand même été assez poussé académiquement par ma mère, et je me suis renseigné. Mais tout le monde n'a pas eu ce genre d'opportunités.

> « Si tu n'as pas le bon diplôme, si tu ne viens pas de la bonne école, c'est mort pour toi »

Comment tu définis la différence entre les universités et les grandes écoles ?

Les écoles te donnent les outils pour réussir sur le marché du travail, mais le problème c'est que ces outils vont toujours dans les mêmes mains. En France, même si c'est moins le cas maintenant, le modèle prépa – grande école prime toujours, et ça reproduit quand même beaucoup les inégalités sociales. Pour moi c'est un système qui montre vraiment à quel point le déterminisme social est encore présent en France. Maintenant que je suis à Dauphine, je sais que quoiqu'il arrive, après mes études je gagnerai bien ma vie. La plupart des gens avec qui j'étais en licence, et qui ont donc quasi le même parcours que moi, ne peuvent pas en dire autant. Être étudiant à l'université ne devrait plus être une tare.

Interview par Iliana FAGES-GOUYOU
L3 LISS

Lever les yeux : enquête sur les lieux d'accueil des usagers de drogue à Paris

Le crack est un mélange de cocaïne et de bicarbonate de soude ou d'ammoniac. Il a l'aspect de petits cailloux. Son effet est plus fulgurant que celui de la cocaïne : montée vertigineuse de dopamine, euphorie instantanée, douleur et fatigue mises à distance et muettes. Rapidement, plus rapidement que pour la cocaïne, l'effet disparaît et tout : l'anxiété, les pensées sombres, la douleur, tout revient en une dizaine de minutes. Cela fait plus de 30 ans que l'héroïne apparaît en France, suivie par le crack, et les saisies de cocaïne ne cessent de monter : 5,3 tonnes par an dans les années 2000, plus de 11 tonnes dans les années 2010 pour atteindre en 2021 un record de 26,5 tonnes.

Il existe plus de 400 CSAPA (Centre de soins, d'accompagnement et de prévention en addictologie) à travers la France dont une vingtaine en région parisienne. Des éducateurs, des médecins, des aides soignant·e·s, des bénévoles forment ces unités médico-sociales financées par les pouvoirs publics. On compte aujourd'hui plusieurs dizaines de milliers d'usagers en France, dont au moins 13 000 en région parisienne.

La première salle de consommation à moindre risque (SCMR) a été ouverte en 2016 à proximité de la Gare du Nord à Paris pour terminer sa phase d'expérimentation en 2022. Le ministère de la santé annonce vouloir renouveler le dispositif jusqu'à 2026. On vous propose une enquête sur les lieux d'accueil des usagers de drogues dures à Paris.

> “Accompagner la consommation sans risques est-elle suffisante ?”

Nous sommes jeudi en fin de matinée dans la rue Ambroise-Paré, Paris 10e, à l'extrémité de l'Hôpital Lariboisière, devant la salle de consommation à moindres risques (SCMR) ou Halte Soin Addiction (HSA) de l'association Gaia. Des vas-et-viens de personnes, quelques centaines par jour, venant pour consommer la drogue qu'ils apportent avec eux. Ils ont chacun un identifiant, pseudo ou nom qu'ils donnent à l'accueil. Loin d'être une simple salle aseptisée de consommation, elle incarne un lieu de visages familiers, où éducateurs et médecins créent des liens avec les usagers.

Rares sont les usagers qui veulent mourir. Leur addiction étant leur seule manière de s'accrocher à la vie, ils sont traités comme des patients. D'autant que la drogue n'est qu'une conséquence et un moyen de survivre à des parcours de vie traumatisants, à des troubles psychiatriques, plongeant ses usagers dans la précarité. La HSA a le potentiel de créer une première réalité supportable. Elle agit comme un miroir, une prise de conscience douce. Une écoute sans jugement peut commencer à changer la donne. On y retisse des liens sociaux, on apporte une aide aux démarches administratives, pour aider à sortir de la rue.

Le projet d'expérimentation HSA à Paris : bilan en demi-teinte

L'inserm dresse, en 2021, un bilan positif en matière de prévention des risques. Moins de scènes ouvertes de consommation de drogues, une diminution du nombre de seringues dans l'espace public, moins d'overdoses et surtout moins d'abcès qui s'infectent et nécessitent une hospitalisation. Quant à l'accès aux soins, le bilan est “plus mitigé” : la grande précarité des populations utilisant les HSA, souvent sans couverture sociale, comparées à celles de CSAPA explique ces résultats moindres, qui peuvent être “dépassées au fil du temps notamment par une articulation plus forte des SCMR avec d'autres services ou professionnels du soin”. Si l'existence des HSA est de moins en moins remise en question, leur emplacement en zone résidentielle suscite toujours les revendications des riverains à proximité. Toutefois, il est stratégique que la HSA soit placée sur une zone de deal existante pour réduire les risques et en faveur de la tranquillité publique. De plus, on peut se questionner sur le déplacement périodique des zones de deal, effectué de nombreuses fois par la police, et manifestement dérisoire.

Et après ?

Face à la spirale infernale de l'addiction au crack, plongeant toujours plus dans la précarité, la HSA peut être un premier pas. Mais vers quoi ? La sécurité ? Le sevrage ? Accompagner la consommation sans risques est-elle suffisante ? Autant de questions qui compliquent les modalités de soin des usagers. La réduction des risques est une première étape indispensable mais pourrait être de plus en plus suivie d'une sortie possible et volontaire de l'addiction. Les pouvoirs publics, pour pallier la détresse multi-factorielle des usagers, devraient être plus ambitieux en encourageant une rupture avec les points de deal, des possibilités d'hébergement, en augmentant le nombre de places en désintoxication, et en assurant la réinsertion sociale. Les dynamiques de réinsertion et d'accompagnement dans le temps long sont déjà pratiquées en CAARUD (Centre d'accueil et d'accompagnement à la réduction des risques pour usagers de drogues), desquels on peut citer le centre Horizons qui accompagne les parents addicts.

Pour l'heure, l'arrêté ministériel du « 26 janvier 2022 portant approbation du cahier des charges national relatif aux “haltes soins addictions” » ouvre la voie à la création de nouveaux lieux de consommations à moindre risques.

Leah KALOUSDIAN
M1 MIDO

Crédit : mronline.org

Loi Evin : fin du règne de la clope dans le 7e Art... ou presque

Longtemps jugée indispensable dans la plupart des productions cinématographiques, l'Etat a décidé d'aller plus loin dans la lutte contre le tabagisme et l'alcoolisme. La loi Evin consume la flamme entre cinéma et tabac. Retour sur ce « bad habit » si caractéristique du grand écran.

Un accessoire incontournable

Ronds de fumée, tenue entre deux doigts pour appuyer le côté dramatique, la cigarette est la meilleure amie des scènes phares, des regards appuyés. Elle intensifie le dialogue, ou le remplace et constitue ainsi le prolongement de la main d'acteurs iconiques. De Gloria Swanson, figure hollywoodienne du cinéma muet, à John Travolta, en passant par Alain Delon (car la tendance n'est pas qu'un phénomène Outre-Atlantique), les mégots peuplent les studios et les yeux des spectateurs. Il n'est pas anodin de voir les personnages se griller une clope après avoir englouti un cheeseburger, s'être embrassés ou avoir tué leur voisin du 3e.

La cigarette n'est pas seulement un élément du décor, elle fait partie de l'histoire et instaure une atmosphère particulière, celle qui fait que tu t'enfonces dans ton siège pour mieux t'imprégner de la scène, le souffle court et la gorge nouée. Oui j'en fais clairement trop, mais ce n'est pas Demain nous appartient qui te fera le même effet que Sean Connery qui allume sa cigarette en lançant le mythique « Bond. James Bond ».

« Show me the money »

Icône culturelle, la cigarette s'est imposée dans le cinéma et la publicité, et n'a pas manqué d'influencer les générations. Rien de mieux pour compléter la panoplie de la star de tapis rouge qu'une Philip Morris et des volutes pour créer le mystère. Mais le lien qui unit cigarettes et cinéma ne tient pas de son seul aspect esthétique. Le 7e art a été la meilleure vitrine de l'industrie du tabac jusqu'aux années 90, qui a signé des contrats fructueux avec les sociétés de production pour promouvoir leurs concentrés de nicotine. Chacune des parties est gagnante : les professionnels du tabac profitent de l'exposition de leurs produits à grande échelle et les films et les acteurs sont promus au sein des campagnes publicitaires des cigarettiers. Une stratégie marketing efficace, où la hausse du nombre d'entrées est proportionnelle à celle des nouveaux fumeurs sur le marché : il faut peu de temps pour que des études émergent, montrant le lien entre présence de cigarettes à l'écran et tabagisme de plus en plus précoce. Une addiction parfaitement instrumentalisée qui n'est pas sans conséquence, entre mobilisations des associations anti-tabac face aux lobbyistes du secteur, qui usent de leur forte influence sur les studios pour anéantir tous les combats menés pour réguler l'usage de la cigarette au cinéma.

L'ampleur des frictions atteint cependant l'Etat qui intervient, d'abord en France en 1991 avec la loi Evin, et aux US par le Master Settlement Agreement en 1998, qui proscrivent toute forme de publicité pour le tabac. Mais le cinéma ayant participé à la normalisation de la cigarette, limiter son exposition ne change pas son influence. Après le succès flamboyant de The Artist, Jean Dujardin faisait la promotion en 2012 de sa fausse marque de cigarettes, qui dénonçait les méfaits du tabac, certes, mais qui constituait la parfaite illustration du caractère indissociable de la cigarette et du cinéma.

> « Le caractère indissociable de la cigarette et du cinéma »

Le cinéma s'est-il vraiment libéré de son addiction à la nicotine ?

Le monde nous envie les croissants et les escargots (dans une certaine mesure) mais pas notre exposition aux addictions. En Europe, la France figure parmi les premiers consommateurs d'alcool, de tabac et de cannabis. La cigarette est loin d'être perçue comme marginale au sein de notre société, et arbore même un petit côté « Frenchie », qui ne sert pas vraiment la cause des parties engagées dans la réduction du tabagisme. Si la loi s'est progressivement renforcée pour supprimer la représentation de la cigarette dans l'industrie du cinéma français, les usages restent les mêmes : la Ligue contre le cancer rapporte dans une étude récente qu'entre 2015 et 2019, plus de 90% des films français comprennent au moins un élément en rapport avec le tabac. Il faudra plus que des patchs pour influer sur la tonalité positive qu'occupe encore la cigarette dans le cinéma français.

Léna STERN
M1 CARF

Crédit : Flickr.com

Smartphones : la drogue 2.0 ?

La « selfite », le « tech neck », la « ringxiety » ou le « fomo ». De nouvelles expressions apparaissent chaque année pour décrire les troubles causés par les smartphones sur les utilisateurs. Parmi eux, l'addiction au téléphone fait de plus en plus parler d'elle. Pour rappel : 4 étudiants sur 10 sont accros à leur mobile d'après une étude du King's College de Londres de 2021.

Quel est le point commun entre Nabilla et la majorité des étudiants dauphinois ? Il y a fort à parier que tous possèdent un téléphone et passent une large partie de leur temps dessus. Dès 2013, l'ex star de téléréalité confiait au micro de RTL la place prise par son portable dans sa vie. « Mon téléphone, c'est comme mon string, je l'ai toujours sur moi ! »

S'ils ne le verbalisent pas tous de la même manière que Nabilla, beaucoup de jeunes ne peuvent que partager ce constat. D'après Médiamétrie, les 15-24 ans passent en moyenne près de quatre heures par jours sur leur mobile. Le temps d'écran peut monter jusqu'à dix heures chez certains utilisateurs.

> « La question de la dépendance peut se poser chez certains utilisateurs »

Une réalité qui ne concerne pas que les plus jeunes mais l'ensemble de la population. Selon une enquête OnePoll de 2021, sur dix Français, huit affirment avoir leur téléphone à portée de main à tout moment et sept l'utilisent dans les 15 minutes suivant leur réveil.

Une véritable addiction

Les outils proposés par les smartphones expliquent en partie la place importante qu'ils prennent dans nos vies. Cependant, la question de la dépendance peut se poser chez certains utilisateurs.

« Il s'agit bien d'une addiction, car il y a une perte de rationalité dans la consommation et un phénomène excessif qui vient couper du réel », explique la sophrologue Marion Wolfer dans les colonnes du Figaro. Selon la thérapeute, certains patients souffrent de « nomophobie », une peur viscérale d'être séparé de son téléphone portable.

L'ensemble de ces phénomènes ne sont cependant pas reconnus comme des maladies à part entière. L'addiction au téléphone ne figure par exemple pas dans le DSM-5, la classification de l'American Psychiatric Association qui fait référence. Malgré cela, parler de dépendance ne semble parfois pas abusif.

Ne pas avoir accès à votre portable vous panique ou crée un manque ? Vous l'utilisez longuement chaque jour et de manière compulsive et incontrôlée ? Ces comportements « diffèrent peu de ce que l'on connaît pour l'addiction aux drogues ou aux jeux de hasard », rappelle l'association SOS Addictions sur son site.

Shots de dopamine

Pourquoi sommes-nous accros à nos smartphones ? La réponse se trouve du côté du cerveau. De nombreux travaux dont ceux de l'américaine Anna Lembke, docteur en médecine à l'Université de Stanford, pointent du doigt la conception des appareils et des applications qui sont pensés de manière à ce qu'on puisse plus s'en passer.

Les interfaces et le fonctionnement des téléphones et des applications ont en commun le recours à la dopamine. Ils s'appuient sur le circuit de la récompense du cerveau et cherchent à lui faire sécréter le neurotransmetteur parfois décrit comme « l'hormone du plaisir ». Il est en grande partie responsable de notre dépendance au téléphone portable.

Mais comment régler le problème ? Chez les patrons de la Silicon Valley, le dopamine fasting (jeûne de dopamine) est à la mode. Ils se privent complètement de l'hormone du plaisir en se coupant d'Internet, de leur smartphone, de la nourriture sucrée et même des interactions sociales !

Une méthode un peu radicale selon Anna Lembke... La chercheuse enseignante à Stanford conseille plutôt aux utilisateurs d'identifier ce qui chez eux explique l'addiction au smartphone et voir quelles solutions mettre en place pour se restreindre. Faut-il désinstaller une ou plusieurs applications ? Limiter le temps d'écran ? Éteindre son téléphone une partie de la journée ? A une époque où il semble peu réaliste de se passer complètement d'un mobile, apprendre à mieux l'utiliser semble être la meilleure solution.

Anna Lembke conseille de maintenir des stratégies personnelles « d'auto-régulation » le temps que le cerveau se régénère. La chercheuse est formelle, 4 semaines suffisent pour « réinitialiser les circuits de dopamine ». Partant de ce principe, nous devrions tous pouvoir décrocher de nos portables d'ici le début des vacances d'été !.

Maxime DHUIN
IPJ

Et toi, t'en es à combien de café aujourd'hui ?

Crédit : Juliette Vieban

Vanille, espresso, cappuccino, ... Il y en a pour tout le monde. A Dauphine, se retrouver autour des machines à café est devenu un véritable rendez-vous. Addiction assumée ou nécessité clamée, la pause café est une institution pour beaucoup d'étudiants.

10h14. Le hall se remplit de dizaines de paires de baskets et de quelques paires de bottes. Le bruit d'une carte bleue se mêle aux "Alors, c'était bien la soirée hier soir ?" et aux conversations sur les prochains devoirs à rendre. Plusieurs files se créent. Les dauphinois s'accumulent. Premier, deuxième, cinquième, la scène est reproduite à tous les étages de l'université. Non, ce n'est pas la file d'attente pour la billetterie de la prochaine soirée du BDE. Le café. Voilà ce que les étudiants viennent chercher. Ce graal à l'odeur insupportable pour les non buveurs. Ce graal nécessaire pour tenir une journée de cours. Le matin, pour se réveiller. Le soir, pour ne pas s'endormir à la BU (surtout en période de partiels d'après Victor, un étudiant).

> "La facilité d'accès et l'offre importante ont aussi raison d'une forte consommation."

Une enquête réalisée auprès de plusieurs dauphinois nous révèle que chez les consommateurs de café, en moyenne trois seraient achetés par jour. Camille explique que sa consommation varie en fonction de son emploi du temps. Plus d'heures de cours égale plus de cafés. "Mais max trois quand même !" ajoute-t-elle. Pour Léa, c'est trois "et toujours à la vanille". Avec la diversité du choix, les étudiants trouvent tous leur bonheur, et ce malgré l'inflation. Il y a quelques semaines, les prix ont une nouvelle fois augmenté. "Dix centimes de plus pour un espresso" s'exclame un étudiant. Mais pour lui, comme pour beaucoup d'autres, la pause café n'a pas été abandonnée.

En 2019, une étude menée par Harris Interactive a dévoilé que plus de huit Français sur dix consomment du café tous les jours. Ils sont six sur dix à se resservir plusieurs fois dans la journée. Continuons dans les statistiques : 70% des consommateurs auraient commencé à boire du café avant 25 ans. Martin, étudiant en L3, le confirme. Il a pris l'habitude de boire un café quotidiennement en L1, à son arrivée à Dauphine. Côté motivation à consommer : la concentration et le coup de fouet que le café apporte sont souvent cités mais c'est l'amour pour son goût qui reste majoritaire. La facilité d'accès et l'offre importante ont aussi raison d'une forte consommation. Dauphine et sa dizaine de machines à café en sont bien la preuve. Enfin, il ne faut pas oublier que la pause café est valorisante au niveau social. Tout comme la pause clope, c'est un moment de discussion où tout le monde se retrouve entre les cours.

On ne peut pas parler de café sans se poser la question. Le café : bon ou pas bon pour la santé ? Et bien, cela dépend de la quantité consommée par jour. Au-delà de trois tasses, des effets secondaires peuvent apparaître. Des plus communs comme l'insomnie et les tremblements aux plus rares troubles dépressifs, stress et anxiété. Mais pas de panique, une consommation modérée peut être bénéfique. Les chercheurs parlent d'une stimulation du travail intellectuel, d'une réduction du risque de décès par maladie cardiovasculaire et d'une meilleure oxygénation. Boire du café permet également l'éveil et la vigilance accrue recherchée par les étudiants avant d'affronter l'amphi 8.

Quand on demande aux dauphinois si boire du café est une addiction, pas de réponse claire. Plutôt des "c'est un petit plaisir" et "j'ai pris l'habitude, sinon je tiens pas la journée". Entre les révisions, les cours, la vie d'asso et les soirées, c'est vrai que la vie dauphinoise ne ménage pas ses étudiants. Alors ? On va se (re)prendre un p'tit café ?

Juliette Vieban
L3 CPES

Crédit : Flickr.com

Néonicotinoïdes et « dying bees »

Derrière ce nom que tout un chacun serait bien incapable d'expliquer, se cache une substance au cœur d'un débat sans fin : un insecticide utilisé principalement dans la culture de betteraves sucrières, agissant sur le système nerveux des insectes. Si la responsabilité de ce pesticide dans la disparition fulgurante des abeilles en Europe est aujourd'hui avérée, la lutte contre l'interdiction des néonicotinoïdes a été rude.

Des « tueurs d'abeilles » ?

Le débat autour de l'utilisation des néonicotinoïdes s'inscrit dans une question plus large de l'utilisation des pesticides à des fins de rendement, mettant en péril la faune sauvage à travers des « cocktails chimiques ». Les principaux agents chimiques pointés du doigt sont l'imidaclopride, le thiaméthoxame, le clothianidine, le fipronil, le chlorpyriphos et la deltaméthrine, sachant que 3 d'entre-eux font partie des néonicotinoïdes. L'ONG Pollinis, engagée pour la protection des abeilles, parle au total de plus de « 1100 publications scientifiques accablantes analysées par un groupe de chercheurs indépendants, la Task Force on Systemic Pesticides », mettant en avant la toxicité des agents chimiques utilisés sur les semences.

Du côté des apiculteurs et des militants écologistes, le constat est sans précédent. Derrière la volonté de rendement économique des agriculteurs se cache la disparition progressive des abeilles. A ce titre, l'ONG Greenpeace avance qu'entre 1985 et 2005, les populations d'abeilles en Europe ont chuté de 25%. Ainsi, si 75% de la production mondiale de nourriture dépend des insectes pollinisateurs (Greepeace), les dangers pour la production mondiale de nourriture semblent bien plus importants que les rapports présentés par les experts en toxicologie.

> « L'ONG Greenpeace avance qu'entre 1985 et 2005, les populations d'abeilles en Europe ont chuté de 25%. »

Toxicologie contre expérience de terrain

Dans ce débat sans fin, deux « camps » semblent entrer en conflit. D'un côté, les scientifiques et toxicologues pour qui la science est la seule à pouvoir répondre à ces phénomènes de disparition de la faune. En tant que détenteurs du savoir scientifique, ils disposent d'un pouvoir conséquent sur la production de connaissance autour des « dying bees » étant donné que le commun est bien incapable de questionner leurs présupposés théoriques. Les toxicologues sont donc aussi responsables de l'ignorance produite autour de ce débat, car leurs études sont les plus diffusées dans les médias et sont celles sur lesquelles les journalistes se basent pour produire l'actualité.

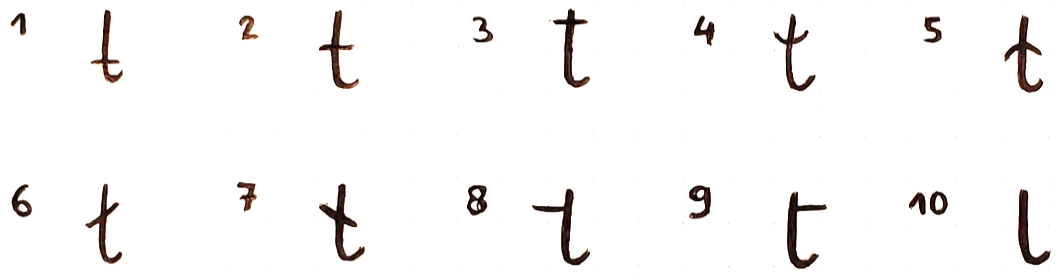
Pourtant, face à eux, les apiculteurs valorisent leur expérience de terrain depuis des dizaines d'années. Ils mettent en avant des savoirs « non disciplinaires » issus de leurs observations qualitatives proches de l'éthologie et multifactorielles : types d'abeilles, période de présence en ruche, variétés de fleurs, pour établir l'hypothèse que les abeilles récoltent certes, une faible dose de pesticide, mais sur une période très longue. De fait, la disparition progressive des abeilles a permis aux apiculteurs d'émettre l'hypothèse que le cumul de pesticides récoltés à chaque butinage, saisons après saisons, serait l'une des raisons pouvant expliquer leur fulgurante disparition.

Quelle finalité ?

Le 19 janvier 2023, la Cour de justice de l'Union européenne publie un arrêté dans lequel elle inscrit l'interdiction aux États membres l'utilisation de semences traitées aux néonicotinoïdes. Cet arrêté est un vrai coup de massue pour le ministre français de l'agriculture, Marc Fesneau, qui avait annoncé vouloir prolonger la dérogation de la décision de la Cour de justice. Du côté des agriculteurs, ils sont à présent dans un dilemme entre culture biologique et agriculture conventionnelle, contraints de trouver une alternative aux « tueurs d'abeilles ». Le syndicat majoritaire des exploitants agricoles, la FNSEA, a appelé à plusieurs manifestations durant le mois de février, parlant d'un « ras-le-bol général » contre la « stigmatisation effrénée des agriculteurs » (Le Monde). Quant aux associations, elles semblent se réjouir de cette actualité. La Ligue de protection des oiseaux (LPO) et Pollinis parlent d'une « grande victoire pour la biodiversité », saluant la décision européenne.

Mayrig DAVESNE
M1 Politiques Publiques

DÉCRYPTAGE



Crédit : Flickr.com

Observez votre écriture et référez-vous aux cas qui vous correspondent (fin de l'article)

La graphologie, ou comment lire la personnalité des gens

Vous vous demandez s'il est possible de savoir rapidement si votre date est potentiellement un psychopathe ? La graphologie pourrait vous aider, à condition d'avoir un échantillon de l'écriture de la personne.

La graphologie est une science humaine définie par la Société française de graphologie (SFDG) comme suit : « basée sur l'observation de l'écriture et son interprétation, [la graphologie] permet d'approcher la personnalité « à ses différents niveaux au travers d'un tracé considéré comme un témoin fidèle du développement psychomoteur, intellectuel et affectif du sujet. » (Grand Usuel Larousse) » Ainsi, la graphologie étudie l'écriture manuscrite afin d'avoir une analyse de la personnalité et des états d'âme du sujet.

Bien que la graphologie n'ait pas de fondements scientifiques, de nombreuses études ont montré une similarité entre les résultats d'analyses graphologiques réalisées par des graphologues certifiés et les conclusions de tests de personnalité utilisés par les psychologues cliniciens. C'est le cas de l'étude menée par Gowda et al. en 2015. Celle-ci a comparé les résultats d'analyse de personnalité d'un groupe d'enfants de 8 à 12 ans obtenus d'après une analyse graphologique et d'après le Children's Personality Questionnaire (CPQ), un questionnaire qui évalue le développement social, personnel et académique chez les enfants selon 16 critères. Il en est ressorti qu'« il n'y a pas de différence significative et concrète entre une évaluation psychodiagnostique selon le CPQ et selon une analyse graphologique » (Gowda et al., 2015).

En pratique, plusieurs usages sont faits de la graphologie, notamment dans l'expertise judiciaire et en entreprise. Dans le premier exemple d'application, la graphologie est employée pour comprendre la personnalité d'un scripteur, dans une lettre anonyme de menace par exemple, et pour comparer des documents pour déterminer leur potentielle falsification. Dans le deuxième exemple d'application, en entreprise, la graphologie est utilisée pour les recrutements et les décisions de promotion, et ce depuis la seconde moitié du XXème siècle (Marchal, 2015). Il convient toutefois de noter que le recours à la graphologie dans le processus de recrutement est légal en France, mais est illégal dans les pays anglo-saxons ainsi que dans la plupart des pays européens (Lévy-Leboyer, 1991, 1994).

Concrètement, de nombreux facteurs sont pris en compte lors d'une analyse graphologique : le tracé des lettres (largeur, hauteur, angularité...), leur inclinaison, la force appliquée pour écrire, l'occupation de l'espace du support d'écriture, et même la taille de l'espace entre les mots.

Voici un exemple d'analyse graphologique sur la barre de la lettre t. Observez votre écriture et référez-vous aux cas qui vous correspondent. Une même caractéristique graphique peut avoir diverses significations qui sont à apprécier en fonction des autres signes constatés dans l'écriture.

1. Basse : ambition faible ou absente, manque de confiance en soi, peur du changement et de l'échec
2. Hauteur moyenne : ambition mesurée, objectifs personnels raisonnés, image de soi nuancée
3. Haute : forte ambition, hauts objectifs personnels, bonne image de soi, attentes de soi élevées
4. Convexe : influençabilité, faible volonté, tendance pour la facilité
5. Concave : contrôle de soi, volonté de se maîtriser
6. Montante : optimisme, dynamisme, motivation
7. Descendante : pessimisme, manque chronique de motivation, domination, cruauté
8. S'arrête au trait du t : indécision, procrastination, fainéantise, manque de réflexion sur le futur
9. Commence au trait du t : impulsivité, nervosité, anticipation, détachement par rapport au passé
10. Absente : nonchalance, inattention, impatience

Kika PETIT
M1 Magistère de Sciences de Gestion

Crédit : Flickr.com

Chine et Russie : une amitié dangereuse ?

La relation entre les deux grands voisins ne cesse d'inquiéter depuis le début de la guerre en Ukraine. Comme l'a confirmé le sommet du G20 qui a eu lieu jeudi 2 mars en Inde, la Chine reste solidaire de la Russie. Jusqu'où ira cette coopération ?

Parmi les ministres des Affaires étrangères réunis à New Delhi, deux se démarquaient. Sergueï Lavrov, chef de la diplomatie russe, et Qin Gang, ministre chinois des Affaires étrangères, ont déclaré conjointement qu'ils « rejetaient les tentatives d'ingérence dans les affaires internes d'autres pays, d'imposer des approches unilatérales par le chantage et les menaces", selon un communiqué de la diplomatie russe. Ils se sont entretenus en marge des réunions officielles. La journée aura été un échec, puisque les pays ne publieront pas de déclaration commune. 18 ont signé la déclaration exigeant le « retrait complet et inconditionnel de la Russie du territoire de l'Ukraine », mais la Chine a elle refusé de condamner la Russie. Comme l'affirme Vladimir Fédorovski, ancien diplomate et conseiller de Mikhaïl Gorbatchev interrogé par Le Figaro, « le conflit actuel a poussé la Russie dans les bras de la Chine ».

Des liens toujours plus étroits ?

Voilà un an que le conflit a débuté, et la Chine refuse toujours de condamner l'invasion russe en Ukraine. Le 2 mars 2022, lors du vote de la déclaration des Nations Unies à cet effet, elle s'est seulement abstenue. Puis les signes de soutien mutuel sont devenus de plus en plus clairs. Pékin a ouvertement rendu les Etats-Unis responsables de la guerre. En mai dernier, la Russie est devenue son premier fournisseur de pétrole. La Chine, même si les Etats-Unis soupçonnent le contraire ces derniers jours, ne livrait pas d'armes à la Russie. Mais elle la livrait en produits électroniques, essentiels dans un contexte de sanctions commerciales occidentales. Les banques et marchés russes se sont détournés de l'euro et du dollar pour se tourner vers le yuan.

Une relation ancienne

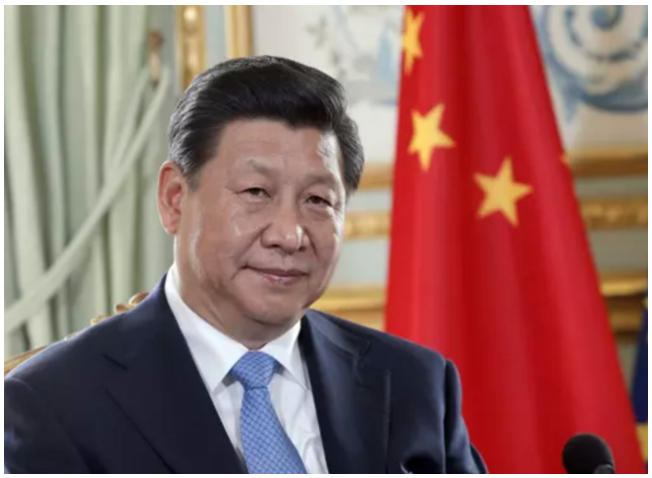
Le rapprochement des deux puissances ne date pas de la guerre en Ukraine. Peu avant son déclenchement, en février 2022, les deux pays ont déclaré devoir renforcer leur coopération pour faire advenir un nouvel ordre mondial, entendez un ordre mondial libéré de la coupe occidentale. Leurs liens économiques sont importants : la Chine est un débouché vital pour la production de gaz et de pétrole russe tandis que la Chine est le premier fournisseur de biens de consommation, d'équipements et agroalimentaires de la Russie. Les deux puissances sont aussi très liées sur les plans diplomatique et militaire. Depuis 2007, elles ont utilisé 14 fois ensemble leur droit de veto à l'ONU. Les deux armées s'exercent ensemble régulièrement, comme en mai 2022 face au Japon et à la Corée du Sud. Cette coopération date au moins du traité d'amitié et de coopération signé en 2001. Elle avait été raffermie par l'arrivée de Xi Jinping au pouvoir en 2012.

La Chine reste prudente

Les deux régimes sont réunis par leurs valeurs autoritaires et antioccidentales. Mais leur relation reste fragilisée par un déséquilibre marqué. Alors que Poutine a plusieurs fois soutenu ouvertement son homologue chinois contre le Etats-Unis, Xi Jinping préfère la neutralité. La Russie, 11ème économie mondiale, n'est que le 14ème partenaire commercial du mastodonte chinois. La Chine a tout intérêt à soigner ses relations avec ses partenaires commerciaux américain et européen, d'où la tournée européenne du chef de la diplomatie chinoise Wang Yi en février 2023. D'autant que les chinois se montrent de plus en plus sceptiques quant aux stratégies militaires menées par Vladimir Poutine. Un an après le début de la guerre, le ton a changé. En mars 2022, Chine et Russie célébraient leur « amitié sans limites ». Le 9 janvier de cette année, le nouveau ministre chinois des Affaires étrangères, Qin Gang, a rappelé à Sergei Lavrov les principes traditionnels des relations sino-russes : "le non-alignement sur des blocs, la non-confrontation et le non-ciblage contre des tiers". Côté russe, racisme antichinois et peur de la colonisation trahissent une amitié pas si parfaite.

Amelié RUGRAFF
L3 LISS

Comment la Chine est devenue une puissance mondiale ?



Crédit : Flickr.com

Si je vous demande de mentionner un événement qui a changé le cours de l'histoire au début des années 2000, vous me mentionnerez sûrement l'attentat du 11 septembre. Un autre événement s'est déroulé au même moment et va être tout aussi important sinon plus, c'est l'entrée de la Chine dans l'OMC (Organisation mondiale du commerce) le 11 décembre 2001. Cela va contribuer à la naissance d'une puissance mondiale, la Chine.

L'OMC est une organisation internationale qui fixe les règles régissant le commerce entre les pays. L'objectif est d'aider, via la réduction des obstacles au libre-échange, les importateurs et exportateurs des différents pays membres à mener à bien leurs activités.

Lorsque la Chine adhère à l'OMC en 2001, elle décide donc de s'ouvrir au commerce international et réciproquement le monde entier s'ouvre aux produits chinois. En quelques années seulement, la Chine devient un acteur clef du commerce international.

L'entrée de la Chine dans l'OMC : la naissance d'une grande puissance économique

Tout d'abord, il est important de voir à quel rythme l'entrée de la Chine dans l'OMC à accélérer la croissance économique. Selon un rapport de la Banque mondiale, tandis que la part du commerce extérieur dans le PIB chinois allait jusqu'à un tiers en 2001, il représente désormais la moitié de la croissance chinoise avec un pic en 2006 chiffré à 65%. De même, selon un rapport de l'OMC publié en 2019, tandis que la part de la Chine dans le commerce mondial était de 2,5% en 1993, il atteint les 13,1% 2018 ! La montée en force du commerce international chinois s'est également traduite par d'importantes délocalisations des entreprises étrangères vers le territoire chinois. L'ouverture de la Chine vers le commerce international va entraîner une multiplication par 5 du PIB entre 2000 et 2019 selon les données de la Banque mondiale.

> « De 2011 à 2013, la Chine a consommé autant de ciment que n'en a consommé les Etats-Unis durant tout le XXe siècle. »

La sortie de l'extrême pauvreté

Dans les années 90, la Chine commence tout juste à libéraliser son économie. La pauvreté est monnaie courante dans le pays : 2 habitants sur 3 vivent avec moins de 1,90 dollars par jour caractérisant le seuil d'extrême pauvreté, touchant alors 800 millions de Chinois. L'essor du commerce international va accélérer la sortie des Chinois de la misère. En 2010, soit 9 ans après l'intégration de la Chine à l'OMC, la part de la population chinoise dans l'extrême pauvreté atteint les 11% et descend jusqu'à 0,7% en 2015. Nous voyons donc que la croissance économique chinoise a quasiment éradiqué l'extrême pauvreté.

Ces personnes sortant de l'extrême pauvreté intègrent progressivement une classe moyenne qui se regroupe dans des villes. Durant les années 2000 l'exode rural est massif, les villes poussent comme des champignons, des milliers d'infrastructures de transports sont construites. De 2011 à 2013, la Chine a consommé autant de ciment que n'en ont consommé les Etats-Unis durant tout le XXe siècle.

La face sombre de la croissance chinoise : des dégâts environnementaux énormes

Cependant, il n'y a pas que du bon dans cet essor de la puissance chinoise. Cette croissance se fera au prix d'une multiplication des émissions de gaz à effet de serre (GES). Entre 2000 et 2013, les émissions annuelles de GES ont été multipliées par 2,7. Le pays devient le principal contributeur de la hausse des émissions de GES depuis les années 2000. De 2006 à 2016, la Chine est responsable de 60% des hausses des émissions mondiales de GES. La raison de cette hausse est simple. Pour soutenir la croissance économique, le pays s'est appuyé sur les énergies fossiles, surtout le charbon. En 2019, la Chine est responsable de 23,5% des émissions mondiales de GES, ce qui en fait le premier pays émetteur, loin devant les Etats-Unis avec 13,5%.

De cette étude de cas, pouvons-nous déduire que les politiques néolibérales constituent une recette magique pour les pays pauvres ? Rien n'est moins sûr. De nombreux pays se sont libéralisés sans atteindre les résultats chinois. La Chine peut être vue comme une exception.

Ryan Belaiche
L2 LSO

Les droits de diffusion audiovisuels dans le monde du sport

Crédit : Rawpixel

Alors que la billetterie pour les JO de Paris 2024 vient d'ouvrir, nombreux sont les déçus qui ne parviennent pas à se procurer une place dans les gradins. La solution ? S'installer confortablement derrière son poste de télévision. Mais au fait, vous êtes-vous déjà demandé comment telle ou telle chaîne obtient les droits de diffusion d'une rencontre sportive ?

La signature d'un gros contrat par France Télévision

Mi-janvier, France Télévision annonce qu'elle remporte les droits de diffusion des Jeux Olympiques pour les éditions de la période 2026-2032. Le CIO (comité international olympique) a en effet attribué les droits de diffusion des prochains rassemblements à une alliance de médias, l'UER (Union Européenne de Radio-télévision), qui regroupe les chaînes publiques du continent, et dont France Télévision est membre. Delphine Ernotte, PDG, se réjouissait dans un tweet : « Nous sommes fiers de donner la possibilité aux téléspectateurs de profiter des Jeux Olympiques sur les chaînes de télévision en clair jusqu'en 2032. Cet accord change la donne pour les médias du service public et témoigne de la force et de la solidarité constantes dont fait preuve notre Union. » Cet accord redonne vie à un partenariat initié en 1956 entre les canaux publics et le CIO, mais interrompu depuis 2018 par la décision de l'organisme de confier les droits au média américain Discovery (groupe Warner). Sur ce court-intervalle, la diffusion en clair sur les antennes de France Télévision n'avait cependant pas été interrompue, mais le groupe français avait in extremis sécurisé les droits pour les éditions de Pékin 2022 et Paris 2024.

Cet accord aura également des effets chez nos voisins européens, notamment les pays scandinaves. Tandis que le groupe Warner sous-licenciait la diffusion aux chaînes publiques en Allemagne et en France, aucun accord n'avait été trouvé en Suède. Cela s'expliquait notamment par la volonté de l'Américain de favoriser ses propres chaînes Eurosport, diffusées sur place en clair.

> « Par ces compétitions «feuilletonnantes», les chaînes payantes cherchent à fidéliser les téléspectateurs. En revanche, les chaînes de diffusion en clair misent davantage sur des évènements ponctuels à fort potentiel d'audience, dits « premiums », comme le Tour de France en cyclisme, ou les matchs du tournoi des VI nations en rugby. »

L'attribution des droits de diffusion

Mais alors, comment s'attribuent des droits audiovisuels sportifs ? L'aspect économique pour les organisateurs est non négligeable, dans la mesure où c'est une source de financement essentielle des rencontres sportives, si ce n'est la seule. Ainsi, pour le CIO, 60 % du budget provient de la vente des droits de diffusions, contre 30 % issus du marketing.

Le plus souvent, c'est un appel d'offres qui est lancé pour décider de l'attribution. Par exemple, la Ligue Professionnelle de Football (LFP) se charge de l'attribution pour les matchs des clubs privés, via une vente par lots au plus offrant. L'attribution des droits de la ligue 1 a notamment fait parler d'elle fin 2020. En effet, lors de la précédente campagne de la LFP en 2018, le groupe espagnol Médiapro avait raflé la mise. Seulement, deux ans plus tard, l'entreprise décide de rétrocéder à la LFP les droits précédemment acquis, en raison de sa mauvaise santé financière. Un accord temporaire est trouvé avec Canal+, qui reprend l'exploitation pour la fin de saison. Mais pour les 2 saisons restantes avant le prochain appel d'offres de 2022, la ligue professionnelle de football choisit de ne remettre sur la table des négociations que les droits ayant appartenu à Médiapro. BeIN sports et Canal+ condamnent cette décision, et auraient souhaité que l'intégralité des lots de ligue 1 soient reproposés dans un nouvel appel d'offres, sans doute pour pouvoir réétudier les termes de leurs propres contrats avec la ligue. A l'issue de cet imbroglio sportico-médiatique, c'est finalement Amazon qui remporte l'appel d'offres, et devient diffuseur de l'essentiel de la ligue

Crédit : wikimedia commons

1, pour un montant d'achat inférieur à celui supporté par les groupes Canal+ et BeIN, d'où leur fureur.

Le contenu diffère selon la chaîne

Nous le voyons bien, l'obtention des droits de diffusion audiovisuels dans le sport est de plus en plus un enjeu entre chaînes privées, qui prennent le pas sur le public. Intéressons-nous donc au duel entre programmes en clair et retransmissions sous abonnement. Un rapport de l'Arcom indique en juillet 2022 que sur les 145 335 heures de programmes sportifs diffusées en 2019, 95 % sont proposées par des chaînes payantes (137 553 heures), contre 5 % par des chaînes gratuites (7 024 heures). On notera tout de même que ces données tendent à évoluer en faveur des diffuseurs payants, les émetteurs gratuits perdant toujours un peu plus de parts de marché. Parmi les diffuseurs en clair, l'Equipe est responsable des trois-quarts de l'offre. En fait, la répartition des droits entre gratuit et payant repose essentiellement sur le type de programme. Pour ce qui est des chaînes accessibles par abonnement payant, elles ciblent davantage un ou deux sports, ainsi que les événements « longs », comme les saisons de football, ou la NBA en basket. Par ces compétitions «feuilletonnantes», les chaînes payantes cherchent à fidéliser les téléspectateurs. A titre d'exemple, la chaîne RMC sport 1 est centrée sur le football (Premier League anglaise), et diffuse en parallèle quelques matchs de boxe. En revanche, les chaînes de diffusion en clair misent davantage sur des évènements ponctuels à fort potentiel d'audience, dits « premiums », comme le Tour de France en cyclisme, ou les matchs du tournoi des VI nations en rugby. Ainsi, dans l'article 8 de son cahier des charges, France Télévisions indique s'efforcer « de conserver la diffusion en direct sur ses services nationaux de télévision ainsi que sur ses services de communication au public en ligne des événements sportifs d'importance majeure ou qui font partie du patrimoine national ». Ces chaînes tâchent de représenter un maximum de sport, de démocratiser l'accès aux retransmissions dans un large panel. Alors, L'Equipe a proposé sur ses antennes 153 disciplines, et France Télévision 59.

Cette volonté de représenter tous les sports derrière le petit écran comprend aussi un rôle de précurseur dans le sport féminin. On prendra l'exemple de la coupe du monde de football féminin sur les antennes de TF1.

Mais les droits premiums étant achetés chers, il convient de maximiser les recettes publicitaires pour maintenir une offre gratuite.

> « Il n'y a pas que le décalage horaire pour justifier de retransmissions en pleine nuit. L'explication se trouve surtout chez nos voisins américains. »

Des effets sur les heures de diffusion

Ce besoin de rentabiliser les droits si coûteusement acquis mérite alors quelques bouleversements dans les horaires du spectateur. L'exemple le plus flagrant est sans-doute celui des JO. Il n'y a pas que le décalage horaire pour justifier de retransmissions en pleine nuit. L'explication se trouve surtout chez nos voisins américains.

La chaîne NBC, propriété du groupe NBC Universal, signe à chaque édition les plus gros chèques pour acquérir les droits. Ainsi, en 2014 un accord a été conclu entre le groupe et le CIO, pour un montant astronomique de 7.65 milliards d'euros, et couvre les compétitions jusqu'en 2032. Avec ces sommes records, la chaîne contribue grandement à la stabilité financière des olympiades, ce qui lui permet d'influer sur la programmation des compétitions. Elle use notamment de son poids pour décider des horaires des grands moments, comme les finales ou matchs des équipes nationales. En théorie, si ces rencontres ont lieu à une heure traditionnelle sur place, le décalage horaire expliquerait que la diffusion aux USA tombe en plein milieu de la journée ou de la nuit, là où les audiences sont les plus basses. Cependant, NBC a obtenu que les finales aient lieu en prime-time outre-Atlantique. Par exemple, durant les JO de Pekin en 2008, les finales de natation avaient lieu en Chine le matin, pour une retransmission sur les fuseaux horaires américains correspondant aux soirées devant le poste de télévision. Et il faut croire que cela aura porté chance aux Etats-Unis, puisque c'est au cours de cette édition que s'est illustrée la légende Michael Phelps, avec sept titres à la clé.

Le matin pour les chinois, le soir pour les américain...il ne reste ainsi plus que la nuit pour les européens ! Les plus courageux choisiront de se lever tôt, et les plus téméraires de se coucher bien tard !

Justine BERNARD
L1 LSO

Crédit : www.today.com

La cyclicité de la mode

Si vous croisez une fille en longue jupe en jean des années 60, ou un gars en long manteau en cuir à la matrix... Pas de panique vous n'êtes pas dans “Retour vers le futur 2” mais bien en 2023. Tout cela se résume à un phénomène très connu : la cyclicité de la mode. On entend parler des cycles dans divers domaines tels que l'économie, les sciences ou encore la politique. Cette notion de rythme infini dont le début et la fin sont identiques, se rejoignent. En somme, c’est le principe d’une boucle qui se répète incessamment. Le milieu de la mode est justement régi par ce phénomène.

Amateurs et connaisseurs s’accordent tous sur l'existence d’un cycle de la mode. La cyclicité de la mode est un phénomène dans lequel les tendances de la mode reviennent en vogue après une période d'absence. Ainsi, les styles, les couleurs, les motifs et les designs autrefois populaires sont considérés comme à la pointe de la mode une fois de plus. Est ce que cela signifie que l’on peut deviner ce qui sera à la mode dans 1 an, 10 ans, 20 ans ? La réponse est non car la cyclicité de la mode est plus complexe que cela.

Le sociologue Alexandre Gofman distingue deux types de cycles de la mode. Le premier, appelé Cycle de Mode I, décrit simplement comment les modes évoluent et changent, c'est-à-dire comment une mode en remplace une autre. Le second, Cycle de Mode II, décrit la diffusion de la mode elle-même, c'est-à-dire comment elle se propage d'une population à une autre.

L’auteur Agnès Brooks Young, en se concentrant sur la forme des jupes, a identifié trois types fondamentaux qui se succèdent tous les tiers de siècle : le type "derrière rebondi", le type "tubulaire" et le type "en cloche". Toutefois, cette théorie trouve sa limite aujourd'hui, car la mode est désormais définie par le corps et non l'inverse. L'auteur propose alors une nouvelle hypothèse de cycle : la mode ne serait qu'une succession de vagues d'épure et d'opulence. Elle établit une frise des designers phares depuis le XXe siècle, de Gabrielle Chanel à Raf Simons, en se concentrant sur ceux qui proposent une vision, et observe une alternance entre le sobre et l'exubérant, de la mesure à la démesure.

Mais qu’est ce qui fait qu’un vêtement tendance un jour devient ringard le jour d’après? La mode est cyclique du fait de plusieurs facteurs, tels que les mouvements culturels, les changements socio-économiques, les avancées technologiques, l'histoire de la mode et les préférences personnelles des consommateurs. Ils peuvent influencer les préférences de style et de mode d'une génération à l'autre, ce qui peut entraîner des cycles de popularité pour certains styles et tendances.

Les cycles de la mode peuvent varier en durée et en intensité. Parfois, une tendance peut être de courte durée et disparaître rapidement, tandis que d'autres tendances peuvent durer plusieurs années et devenir un élément permanent de la mode. Certains exemples de tendances cycliques de la mode comprennent les jeans skinny, les vestes en cuir, les crop top, les pantalons taille basses, les robes à pois, etc.

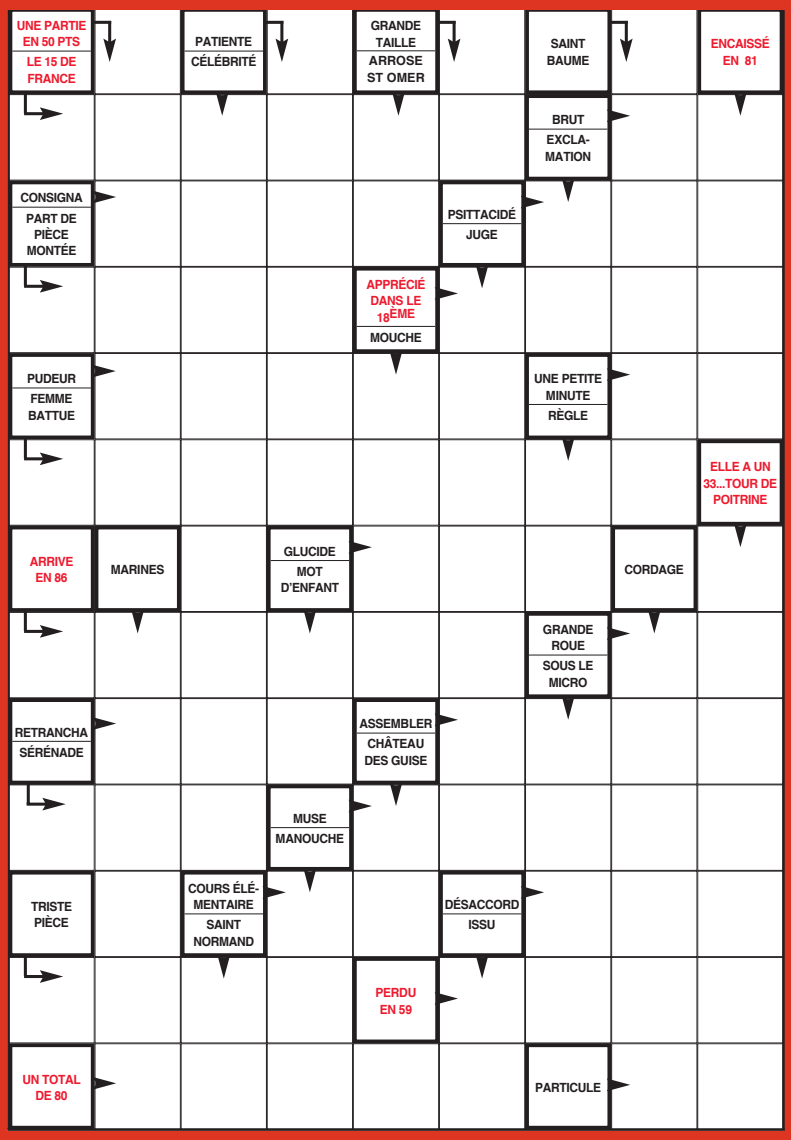
> “Il y a souvent des variations subtiles entre les tendances de mode actuelles et celles du passé, ce qui permet aux tendances de se réinventer pour rester pertinentes dans le contexte actuel.”

Cependant, il est important de noter que toutes les tendances de la mode ne reviennent pas en vogue. Certaines disparaissent complètement comme la jupe sur le jean, enfin on l’espère....De plus, il y a souvent des variations subtiles entre les tendances de mode actuelles et celles du passé, ce qui permet aux tendances de se réinventer pour rester pertinentes dans le contexte actuel. Enfin, la mode est également influencée par l'industrie elle-même, qui a besoin de maintenir un flux constant de nouveaux produits et de tendances pour inciter les consommateurs à acheter. Cela peut entraîner une pression pour que de nouvelles tendances soient créées, même si elles sont basées sur des styles du passé.

A en croire les spécialistes en la matière et nos propres yeux, la mode ne serait qu’un éternel recommencement. Ce que l’on appelle originalité n’est qu’un recyclage sans fin. Finalement, ce n’est qu’une énième bonne raison de garder ses vêtements plus longtemps étant donné que les tendances vont et viennent. Surtout, cette cyclicité de la mode est une preuve que le consommateur reste très influençable par les mouvements de foule, alors qu’en vrai on devrait s’habiller comme l’on souhaite peu importe les “tendances”.

Seker Louiza Tilleli
L3 CCA

PAUSE JEU AVEC LA PLUME



8	4			3				
					4	2		
		7					3	
6		2		8			5	
				7			6	
	1		5					3
2					7			
		6				4		
		8	2		9	5		